



Catherine Soullard

Visage

sur *Carré 35* d'Éric Caravaca



D'abord, c'est une petite porte noire fermée, enserrée entre des murs épais, blancs, peints à la chaux, dans un pays méditerranéen, qui apparaît sur le noir et blanc velouté d'un film 8 millimètre, puis une fenêtre et ses deux barreaux de fer forgé entre lesquels s'engouffre la caméra. Premières images, limpides, d'une œuvre qui va tenter d'ouvrir portes et fenêtres, en plongeant au cœur de l'enfance, dans l'archéologie terrifiante d'une famille. Images fondatrices qui reviennent en leitmotif dire et redire la nécessité pour le réalisateur de passer les seuils et de les interroger, aussi douloureux soient-ils.

Carré 25, c'est le lieu du cimetière français de Casablanca où repose Christine, la sœur aînée du réalisateur, morte à trois ans et dont, à lui et à son frère, ses parents n'ont jamais parlé ni montré de photo : il n'y en avait pas. *C'est pour combler cette absence d'images que j'ai entrepris ce film*, explique Éric Caravaca. Pour comprendre ce qui s'était passé, tenter de retrouver le visage d'une sœur, gratter le palimpseste.

Éric Caravaca mène l'enquête, interroge sa mère, son père, son frère, son cousin, retrouve les films familiaux, traque la vérité, les secrets, recueille les témoignages, les rassemble, établit des liens... Première personne à apparaître à l'écran et à être questionnée, la mère, sa mère. Elle est là, mal à l'aise, répondant pourtant sans faiblir aux questions de son fils, légèrement de guingois, monolithe resserré sur elle-même. Derrière elle, le décor est flou. Tout est flou dans cette histoire, rien de net, sauf le dur visage de cette mère, ce visage qui veut tenir au cœur du chaos.

Réparer sa propre enfance et celle de ses parents. Il y va de la vie, de l'équilibre psychique des générations futures. Que son fils n'ait pas, comme lui et son frère, à supporter le poids des choix parentaux. Empêcher le cauchemar de la répétition, guérir l'avenir en guérissant le passé. Remonter le temps, démolir le chantier des pierres et des mots accumulés, patiemment entassés pour oublier, faire disparaître, effacer. En vain, car rien ne s'oublie jamais, rien qui ne s'ancre, qu'on le veuille ou non, dans la mémoire et dans les corps. Tout ce qui est refoulé...etc. on sait, on connaît la chanson... L'enquête d'Éric Caravaca est une quête forcenée. Faire revenir mots et images du fond de tous les labyrinthes. À la surface des visages et de l'écran. Tirer le fil, ne pas le lâcher, traquer la vérité. Questionner les silences. Répéter les questions, insister, déchiffrer. Mettre au jour mensonges, non-dits, dénis.

On comprend bien qu'Éric Caravaca ait pu faire sienne la phrase de Proust dans *La Prisonnière* : « *Ce qu'on peut dire, c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous entrions avec le faux d'obligations contractées dans une vie antérieure* ». Pas le plus simple quand sa propre mère est en jeu, et sur de tels enjeux. « *On peut pas y revenir* », dit le père cherchant à clore le débat. Si, pense crânement le fils, qui tente de le

signifier, découvrant les lieux, renouant les fils, retrouvant les protagonistes, les photos, le passé colonial, l'Histoire, la grande, qu'il entend mêler à la sienne. Malheureusement, de temps à autre, et en particulier sur ces inserts historiques, l'incongruité et la grandiloquence sont au rendez-vous. Le réalisateur n'évite pas non plus certains poncifs, psychanalytiques entre autres. Et puis, était-il nécessaire de convoquer aussi frontalement ses plus proches ? De filmer le visage de son père mort, tandis qu'on entend sa voix off nous dire qu'il s'y sent obligé mais sans trop savoir pourquoi ? Cette évidente difficulté du réalisateur à se positionner finit par faire exploser son film, si bien que ce qui finalement ressuscite est moins le visage et la vie de cette grande sœur qu'un désert d'amour d'une cruauté qui serait insupportable s'il n'y avait pas in extremis ce retour au cimetière d'une mère, signe paradoxal d'un peu de vie sans doute retrouvée...